

Fugue pour piano en ré mineur

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven : « un piano à queue de la marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la bande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs. ». La photo accompagnant l'article faisait penser à l'affiche du magnifique film de Jane Campion, la leçon de piano, sorti dix ans plus tôt.

D'un coup sec, Reda referma son ordinateur portable et se tourna vers l'armoire métallique, derrière lui, qui gardait dans son ventre les dernières plaintes enregistrées. Décidément, ce site recensant les informations les plus insolites du moment était une aubaine ! Il feuilleta frénétiquement les dossiers jusqu'à ce qu'il tombe sur le bon. Il y avait deux raisons pour lesquelles il se souvenait très bien de ce dossier. La première, bien sûr, c'était cette histoire complètement loufoque de piano à queue qui disparaît, sans effraction, d'un appartement bourgeois en pleine après-midi. La deuxième, c'est que la jeune demoiselle qui accompagnait la plaignante était tout à fait charmante. Elle devait avoir entre dix-sept et vingt ans, pas plus. C'est ce qu'il avait déduit en notant dans l'ordre et in petto : les dents blanches sous le sourire rose, les yeux pétillants d'espièglerie, la joue lisse et fraîche et la date de naissance de la propriétaire du piano, qui n'était autre que sa grand-mère. Les trois premières années qu'il venait de passer au service de la Police Nationale avaient aiguisé son sens inné de l'observation. Madame Rempin, la plaignante, avait été professeur de danse pendant quarante ans. Elle avait de grands espoirs en sa petite-fille, Noémie, qu'elle formait depuis sa plus tendre enfance et qu'elle continuait d'entraîner, autant qu'elle le pouvait, en plus de ses cours à l'Opéra de Paris où la jeune fille avait été admise en septembre dernier. Les deux femmes avaient visiblement une relation très complice, grâce à leur passion commune et, peut-être, une même vision de la vie. D'ailleurs Reda avait trouvé qu'elles se ressemblaient physiquement. Il relut la déposition qui datait du dimanche 22 mars, à 19h50. Madame Adélaïde Rempin, née le 10 juin 1932 à Colombe, 92, et résidant 18 rue des Épinettes à Charenton-le-Pont, 94, déclarait la disparition pure et simple de son piano à queue de marque Stenway, de couleur noir laqué. Elle disait avoir constaté les faits une heure plus tôt, en rentrant chez elle après avoir assisté à un concert donné par l'ensemble philharmonique de

Paris, salle Pleyel, dans le VIII^{ème}. La porte de son appartement était bien fermée à clef, aucune fenêtre n'était restée ouverte, aucune trace d'effraction. Les seules personnes qui possédaient un double de ses clefs étaient le concierge, et sa petite-fille, Noémie, qui l'accompagnait ce jour-là. Oui, le piano avait certainement un numéro de série, quelque part, mais elle ne le connaissait pas par cœur et n'avait aucune idée de l'endroit où elle pouvait retrouver ce renseignement, puisque ce piano avait été acheté par son père, peu avant sa naissance, en guise de cadeau de mariage pour son épouse. Les yeux de la vieille dame s'étaient embués à ce moment là, Reda l'avait illustré par un petit smiley triste sur sa première prise de note, manuelle, qu'il gardait toujours avec la version officielle et signée. De tous ses collègues, il était le seul à agir ainsi, mais il était aussi le seul à savoir taper un texte avec plus de deux doigts. Bon, il savait bien que ce piano allait réapparaître quelque part ! Mais en haut d'une falaise bretonne, il fallait admettre que c'était surprenant. Sa pause déjeuner allait prendre fin, une mouche affamée tournait autour de son kebab depuis un moment déjà, qu'il repoussait machinalement. La première chose à faire était de prendre contact avec le poste de gendarmerie de Plogoff, il appellerait ensuite Madame Rempin pour savoir si elle avait des attaches dans le Finistère. Rien ne restait mystérieux bien longtemps, et cette idée le rassurait. C'est pour résoudre des énigmes qu'il était devenu inspecteur de police, plus que par souci de la justice.

A Plogoff, dans le Finistère, c'était la folie depuis deux jours. Les gendarmes étaient dépassés par les événements, comme souvent. Le temps qu'ils trouvent un endroit où stocker l'instrument et qu'ils décident de l'entreprise de déménagement à mandater pour le faire enlever, l'information avait circulé, elle, à une rapidité surprenante, relayée par Twitter sous le nom #pianosurlafalaise et autres Facebook. Non loin de là vivait une petite communauté d'originaux, logeant sous des yourtes, et vénérant la nature. Ils virent là un message adressé aux hommes, le signe qu'ils attendaient depuis que l'un d'entre eux avait fait un rêve étrange, trois ans plus tôt, et qu'ils avaient tout plaqué pour venir vivre ici. Fous de joie, ivres de fierté, ils rapprochèrent leur campement du piano, bientôt rejoints par toutes sortes de gens, des curieux, des amis, des sceptiques, des mystiques et des désœuvrés. Quarante-huit heures après la découverte de l'insolite piano, il n'était plus possible pour quiconque de l'approcher. Les gendarmes durent ajourner leur mission sous peine de déclencher une insurrection des adorateurs du Stenway. Au téléphone, le brigadier Bramoullé avait eu un peu de mal à expliquer la situation au lieutenant Naciri, qui avait décidé de venir sur place se rendre compte par lui-même.

En partant, le lendemain matin, il s'était arrêté chez Madame Rempin. « Il est possible que nous ayons retrouvé votre piano » avait-il dit au téléphone, rien de plus. Adélaïde Rempin l'attendait avec impatience. Il sonna à sa porte à 8h30.

- Est-ce que vous avez retrouvé des documents relatifs à l'achat du piano Madame Rempin ?
- Je suis désolée Lieutenant mais non, rien du tout.
- Y a-t-il un moyen pour vous de le reconnaître ? Un signe particulier ? Une rayure ? Un défaut ?
- Ah ça oui, bien sûr, comment n'y ais-je pas pensé plus tôt ! Vous allez trouver que je suis une vieille sotte Lieutenant, mon père avait fait faire une gravure, sous le couvercle, « pour que notre amour résonne à l'unisson » avec leurs initiales et la date de leur mariage, le 21/09/1931.
- Génial ! Ne vous inquiétez pas Madame Rempin, ça arrive à tout le monde, les émotions, ça trouble la mémoire. Bon, j'ai interrogé quelques uns de vos voisins mais personne n'a rien vu ni entendu.
- Et le concierge avait pris sa journée ce jour-là, je sais Lieutenant, nous avons fait le tour avec ma petite-fille. Mais vous disiez que vous l'aviez peut-être retrouvé ?
- Je ne veux rien vous promettre Madame Rempin, il faut que je vérifie avec les éléments que vous venez de me donner. Je vous tiens au courant.
- Merci Lieutenant. Voulez-vous une tasse de café ?
- C'est gentil mais je dois y aller. A bientôt Madame Rempin, et mes amitiés à votre petite-fille.

Il descendit les larges escaliers de l'hôtel particulier quatre à quatre et sauta dans le C8 banalisé qu'il avait emprunté pour l'occasion. Six heures de route l'attendaient, il ne fallait pas perdre de temps. Il profiterait du voyage pour mettre ses idées en ordre, il y avait tellement de choses en chantier dans sa vie en ce moment...

De son côté, Noémie, qui n'avait pas les deux pieds dans le même chausson avait, elle aussi, mené sa petite enquête. Une copine lui avait fait passer un drôle de Twit, au sujet d'un piano sur une falaise. Après quelques recherches internet, la jeune fille avait découvert qu'il y avait toute une émulation autour de ce piano mystérieusement posé au sommet d'une falaise bretonne et elle avait eu une intuition, la coïncidence était trop grosse et elle était plutôt du genre à avoir la tête sur les épaules. Elle décida, elle aussi, d'aller voir de plus près. Elle se fit

porter pâle pour deux jours et réserva un billet de train pour Quimper. Elle trouverait bien, sur place, le moyen de rejoindre Plogoff. Arrivée à destination en fin de journée, elle découvrit dans le petit village si calme d'ordinaire, une ambiance de festival déjanté. On y croisait toutes sortes de gens, des motards tatoués, des « babos » chevelus, des retraités avec de gros camping-cars flambant neufs, des bouddhistes en robe orange, des familles, et quelques bretons ébaubis. On ne pouvait ignorer ce qui se passait ici, ou plutôt, on ne pouvait pas ignorer qu'il se passait quelque chose. En réalité, chacun interprétait les événements à sa façon. Pour certains, il s'agissait d'un miracle de la nature, une sorte de révélation, qui nous indiquerait que le salut est dans la musique, et plus généralement dans les arts. Toute la bande des écolos-bobos-alter-mondialo-responsables y voyait là l'annonce de la fin du capitalisme et de l'ère industrielle. D'autres, encore plus engagés politiquement, racontaient que le piano aurait traversé l'océan depuis les États-Unis pour nous faire comprendre que la notion de continents était dépassée, qu'il fallait voir les choses en grand, en tant que Terrien, purement et simplement, et effacer de nos cartes ces lignes ridicules, ces pointillés séparatistes, faire fi de toutes nos frontières et apprendre enfin à vivre et à travailler ensemble. Restaient les mystérieux mystiques, qui disaient que le piano leur parlait, et auquel ils répondaient dans une langue inconnue. Le sens de leurs échanges restait assez flou, faute de traducteur compétent, en tout cas il s'agissait surtout d'humilité et de méditation, rien de bien dangereux.

Un campement s'était formé tout autour du piano, le long de la falaise, au bout du Chemin des Époux Normands. On avait même construit une sorte de petit temple, en bois et tissus, pour protéger l'instrument précieux des embruns et des défécations aviaires. Des feux de camps brûlaient ça et là, sur lesquels on improvisait des barbecues et toute une faune colorée et joyeuse chantait, dansait et jonglait sur la lande de bruyères jusqu'à l'aube. Noémie se mêla à la foule sans difficulté.

Reda Naciri quant à lui était arrivé dans le milieu de l'après-midi. Il s'était rendu au poste de gendarmerie du village, pour y rencontrer le brigadier Bramoullé et obtenir, il l'espérait, un peu plus d'informations. Mais le poste était désert, si l'on faisait abstraction du ficus géant qui occupait un tiers de l'espace réservé à l'accueil et du jeune gardien de la paix qui se cachait derrière son guichet et qui semblait avoir la vivacité d'esprit d'un poulpe hors de l'eau. « Ils sont tous là-bas », accompagné d'un geste vague et mou de la main droite en direction de la porte que Reda venait de franchir, fût tout ce qu'il obtint, et on lui sait gré de ne pas avoir insisté pour en savoir plus. Sur la place de l'Église, il avisa un petit groupe qui chargeait des sacs de provisions (des packs de bières en fait) sur des vélos et s'approcha. Comme ils avaient

l'air sympathique et encombré, et qu'il avait une voiture spacieuse disposant d'un grand coffre, ils firent affaire rapidement. Trois jeunes montèrent avec lui pour lui indiquer le chemin et garder un œil sur leur précieux chargement. Ils étaient étudiants à la fac de lettres de Rennes. Ils étaient arrivés la veille, en pensant que ce genre de rassemblement rassemblait des jolies filles qui seraient sans doute d'accord pour s'assembler avec eux. D'où les bières. On n'attirait pas les mouches avec du vinaigre. Reda se fit passer pour un petit pigiste, d'un journal local de Charente, qui s'interrogeait sur les phénomènes paranormaux.

- A mon avis, il n'y a rien de paranormal là-dedans, déclara Thomas, assis côté passager. C'est un coup de pub je pense, on saura ça dans quelques jours, quand l'annonceur se dévoilera.
- Ou alors c'est juste un mec qui veut faire exploser sa chaîne youtube, enchaîna Quentin à l'arrière.
- Mais bon, si les filles y croient, nous aussi ! Conclu Florian avec un rire un peu bête.

Malgré ce qu'il savait déjà, Reda fût surpris, en arrivant, de voir le monde qui se trouvait là. Son œil expert évalua un peu plus de quatre-vingts véhicules stationnés. Et comme beaucoup de personnes étaient venues par le train, on pouvait estimer qu'il y avait entre deux et trois cents hurluberlus sur la falaise. Des tentes étaient plantées, sans aucun sens logique, un peu partout, mais comme le temps le permettait, beaucoup étaient simplement assis par terre, sur des bâches, des troncs d'arbres, des chaises pliantes ou des caisses en bois. D'autres déambulaient, de groupe en groupe, échangeant un service contre un autre ou simplement quelques mots. L'ambiance générale était « bon enfant », en tout cas de loin. Tout à sa mission, Reda abandonna ses étudiants rennais et partit en direction du piano, fendant la foule tel Moïse les eaux (et non pas les os). Il avait bien repéré quelques képis et camionnettes bleus, postés à des endroits stratégiques afin d'observer la jeune population, mais il avait préféré les éviter, afin de passer inaperçu. Enfin il approcha de l'instrument fédérateur, sous son petit chapiteau de tentures colorées, entouré de bougies. Une femme, en transe, était assise en tailleur dessus et psalmodiait d'une voix étrange en bougeant ses bras à la façon de Shiva, la déesse hindou. Il allait falloir patienter un peu pour pouvoir ouvrir le piano et y lire l'inscription, mais il avait la nuit devant lui après tout. C'est alors que quelqu'un lui saisit le bras.

- Bonjour Insp...

- Reda dit-il en posant son index sur la bouche de Noémie. Je ne tiens pas à me faire lyncher tout de suite lui souffla-t-il à l'oreille.
- Oui, bien sûr, excusez-moi. Je crois que c'est notre piano dit-t-elle à voix basse, mais je n'ai pas pu l'approcher, cette femme est là depuis que je suis arrivée.
- Et ça fait combien de temps ?
- Un peu plus d'une heure, je me demande quand elle va s'arrêter.
- Elle devrait avoir soif bientôt dit Réda, confiant.

Ils s'assirent à proximité et attendirent, longtemps. Et comme Reda était intimidé, et qu'il ne trouvait pas de sujet de conversation intéressant, le temps paraissait encore plus long. Au bout d'un moment, il eut une idée.

- Vous avez vos chaussons de danse sur vous ?
- Oui, dans mon sac, je ne m'en sépare jamais.
- Parfait ! Il nous faut un pianiste et un plancher. Vous allez danser, vous voulez bien ? Je suis certain que tout le monde préférera vous voir danser plutôt que d'écouter cette f...(il allait dire folle mais se retint) femme.

Très vite, le bruit se répandit qu'une danseuse de l'Opéra de Paris allait faire un numéro, et qu'elle cherchait un pianiste ; la femme, sur le piano, entendit aussi les rumeurs et cessa enfin ses jérémiades qui commençaient sérieusement à taper sur les nerfs de tout le monde. C'est un homme bedonnant, aux cheveux gris ébouriffés, portant un pantalon et une veste de cuir noir, des santiags imitation croco et une cravate rouge qui se présenta. Après un bref conciliabule avec Noémie, il s'assit sur un tas de pneus recouvert d'une couverture et ouvrit, enfin, le piano. Reda s'approcha pour balayer l'intérieur du couvercle avec sa lampe de poche et put enfin lire l'inscription qu'il cherchait « pour que notre amour résonne à l'unisson », les initiales et la date, tout y était. Il fit un large sourire à Noémie et le ballet improvisé put commencer. Là, sur cette falaise isolée dans la nuit, surplombant la mer et son roulis perpétuel, devant ce public improbable autant qu'hétérogène, la magie de la musique opéra (de Paris). Les doigts boudinés et velus de Patrick devinrent légers comme des libellules au pouvoir hypnotisant. La foule s'était tue, elle ne bougeait plus, les milliers d'yeux rivés sur le spectacle du jeune corps de Noémie traduisant pour eux le langage des notes. A sa façon, elle aussi était en transe, elle semblait voir et entendre des choses invisibles au commun des mortels. Lorsqu'elle s'arrêta, épuisée et en sueur, elle fût acclamée. On vit même une larme rouler sur la joue rebondie du brigadier Bramoullé.

- Vous avez été merveilleuse dit Reda, ému, en posant sa lourde parka sur les épaules de Noémie. Mais il n'osa pas l'embrasser. Cette fille là, décidément, l'impressionnait.

On offrit aux artistes à manger et à boire, tout le monde voulait les remercier pour ce moment de bonheur qu'ils venaient d'offrir. Puis Reda proposa à Noémie de la raccompagner à Paris.

Plusieurs personnes avaient filmé la scène, et le Twit #danseusesurlafalaise effaça bien vite la notoriété du premier. Et puis, cela faisait déjà trois jours que les gens campaient, ils commençaient à avoir envie d'une bonne douche et d'un plateau télé, ils repartirent les uns après les autres. Enfin, grâce à quelques indices récupérés sur place, Reda Naciri boucla son enquête et fit rapatrier le piano chez Madame Rempin. Il se trouvait chez elle au moment de la livraison.

- Alors Inspecteur, est-ce que vous allez enfin me dire ce qui s'est passé ?
- Rien d'extraordinaire Madame Rempin. J'ai trouvé des morceaux de scotch au niveau des roulettes du piano, qui étaient identifiées « déménageurs bretons ». J'ai donc contacté cette société pour qu'ils recherchent qui avait demandé qu'on transporte ce piano. Et des pianos, on n'en déménage pas tous les jours d'après eux. Et bien figurez-vous que c'est votre voisin du dessous, Monsieur Grignoux, qui les a mandatés. Il avait fait faire un double de votre clef après l'avoir « empruntée » au concierge. Il souffre d'insomnie et ne peut se passer de sieste et il m'a confié ne plus supporter votre musique, surtout au cœur de l'après-midi. Ca l'a rendu fou, il s'en rend compte à présent et s'en veut. D'autant que le silence qui règne dans l'immeuble depuis une semaine l'empêche encore plus de dormir. Il se dit prêt à payer les frais de rapatriement et, si besoin, de réparation de votre piano.
- Ah mais ça, je le sais déjà Monsieur Naciri, j'ai pris le thé chez Monsieur Grignoux hier et il m'a tout raconté. Non, ce que je voulais savoir c'est ce qu'il s'est passé avec ma Noémie !

Reda piqua un fard, ce qui ne se vit presque pas, et en perdit tous ses mots, ce qui se vit bien plus. La grand-mère malicieuse éclata de rire et lui prit les deux mains.

- On n'a qu'à dire que c'est la magie du piano...

Epilogue

Au volant du camion au chapeau rond, Firmin fixe la route sans la voir, trop pris par ses réflexions. En y repensant bien, à froid, c'est vrai que toute cette histoire est bizarre. Une fois le piano chargé, le vieil homme leur avait donné un gros pourboire à lui et son collègue. Le genre de pourboire qu'on n'oublie pas de sitôt. Et il avait ajouté « je ne veux plus jamais voir ce piano de malheur, faites-en ce que vous voulez ». « Qui c'est qui voudrait d'un truc comme ça zarma ? » avait dit Tony, son jeune collègue, montrant ainsi son désintérêt total pour l'instrument. Sur le coup, Firmin avait pensé que c'était une chance incroyable, il s'imaginait déjà la joie qu'il allait lire sur les visages de sa femme et de ses filles en rentrant à la maison avec un aussi beau cadeau. Mais lorsque sa femme avait découvert le chargement, elle était devenue hystérique. D'abord, elle lui avait demandé ce qu'il pouvait bien avoir à se faire pardonner de si grave, ensuite, où il pensait pouvoir loger ce machin, et enfin dans quel merdier il s'était foutu pour qu'un vieil homme fortuné lui donne un objet d'une si grande valeur. « Tu es complètement con mon pauvre Firmin, tu es tombé sur un vieux fou de blanc, qui est sûrement déjà en train de porter plainte contre toi pour vol ! Débarrasse-toi vite de ce piano de malheur, et le plus loin possible ! » Avait-elle conclu en le faisant remonter dans le camion. Depuis, il roulait, sans même savoir dans quelle direction. C'est sûr que cet homme devait être fou. Pourquoi ne pas avoir mis son piano en vente s'il voulait s'en débarrasser ? Lui n'avait pensé qu'à la chance qui s'offrait à lui, alors que sa femme, en quelques minutes à peine, avait analysé la situation et décelé le danger. Comment faisaient les femmes pour avoir toujours raison ? D'où leur venait cette science de la vie, cette science du concret ? Parce que la vie elle-même nichait dans leurs entrailles ? Il en était là de ses digressions quand il se rendit compte qu'il n'était qu'à quelques kilomètres de l'océan. Me voilà au bout de la France se dit-il, je ne peux pas faire mieux. Il s'engageât sur une petite départementale et s'arrêta dès que l'espace bordant la route le lui permit. Là, dans la nuit, éclairé seulement par la lune et son reflet sur la mer, il déchargeât l'encombrant piano et repartit sans un regard en arrière, persuadé d'avoir échappé au pire.